

ABONNEMENT.

SAUMUR : Un an . . . . . 30 fr. Six mois . . . . . 16 Trois mois . . . . . 8

Poste :

Un an . . . . . 35 fr. Six mois . . . . . 18 Trois mois . . . . . 10

On s'abonne :

A SAUMUR, chez tous les Libraires; A PARIS, Chez DONGREL et BULLIER, Place de la Bourse, 33; A EWIG, Rue Flécher, 2.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU : PLACE DU MARCHÉ-NOIR

INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . . 20 c. Réclames, — . . . 30 Faits divers, — . . . 75

RÉSERVES SONT FAITES Du droit de refuser la publication des insertions reçues et même payées, sauf restitution dans ce dernier cas; Et du droit de modifier la rédaction des annonces.

Les articles communiqués doivent être remis au bureau du journal la veille de la reproduction, avant midi. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

On s'abonne :

A PARIS, Chez M. HAVAS-LAFFITE et Co, Place de la Bourse, 8.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 9 Octobre 1879.

Chronique générale.

Les officieux nous apprennent que, le Président de la République rentrant à l'Elysée cette semaine, le gouvernement va, maintenant, s'occuper des choses sérieuses, c'est-à-dire des questions désagréables.

Jusqu'ici, depuis la clôture des Chambres, le conseil des ministres a pris le temps comme il venait, laissant courir les idées, courant lui-même pour distribuer les siennes.

Nos gouvernants s'étaient travestis en autant de commis-voyageurs, un peu pour le compte de la République, et beaucoup pour le compte de la société Ferry-Waddington et Co.

On se promenait, on festinait, on discourait, on traitait;

On se faisait organiser des cortèges, des applaudissements, des illuminations;

Si l'on avait osé, ne se serait-on pas fait élever des statues!

Enfin, ce temps est passé, ces jours de liesse, fêtes et banquets sont déjà loin.

Les lampions officiels sont éteints, et il n'y a que l'éloquence de M. Jules Ferry qui fume encore un peu.

Toute cette poésie gouvernementale s'évanouit pour faire place à la réalité.

La poésie n'était pas du meilleur aloi, mais la réalité vaut mieux encore.

Et les ministres seront promptement dégrisés, d'autant plus promptement que l'enthousiasme que leur ont servi leurs fonctionnaires des départements était un enthousiasme peu capiteux.

Nous serions curieux d'assister au prochain conseil présidé par M. Grévy, afin de contempler les masques déconifés des membres du cabinet.

Que de pénibles épreuves en perspective!

L'élection de Bordeaux, que l'opinion publique condamnera, même si la Chambre valide le concurrent de Blanqui...

Le succès du citoyen Humbert, retour de Nouméa, devant les électeurs parisiens...

La reprise de la question de l'amnistie plénière...

L'échec de l'article 7...

La loi sur la presse...

Arrêtons-nous là. Il y a de quoi faire tomber dix fois le gouvernement le plus solide;

Comment veut-on que ce cabinet chétif et malingre y résiste?

La campagne entreprise tout-à-coup par la République française en faveur de l'amnistie plénière cause dans le cabinet une émotion des plus vives.

Le correspondant républicain du Journal de Genève s'exprime ainsi au sujet de l'article 7:

« En dépit des affirmations énergiques de M. le ministre de l'instruction publique, proclamant du haut des balcons que tous les membres du cabinet sont fermement unis et que le gouvernement ne reculera pas, en ce qui concerne l'article 7, je puis vous dire que les sénateurs du centre gauche opposés à cet article n'ont pas du tout renoncé à l'espoir d'une entente. Plusieurs contre-projets s'élaborent en ce moment et seront discutés en petit comité avant le retour des Chambres. »

Mais quels sont ces contre-projets? Rien ne le fait encore pressentir.

On assure que M. Jules Ferry revient à Paris avec l'intention de ne pas transiger sur ses projets de loi; il se retirera du ministère, si le Sénat repousse l'article 7, qu'il est absolument décidé, paraît-il, à lui présenter sans vouloir accepter aucun genre de modification.

Nous croyons intéressant de faire remarquer que la plus grande partie des gens auxquels le gouvernement a distribué des places depuis deux mois sont des protégés des députés et sénateurs du centre gauche. Comme cela sent l'article 7!

On cherche à disposer en ce moment tous les conseils municipaux à annuler les crédits affectés aux écoles congréganistes qui se trouveraient encore en possession de ces avantages.

Il résulte des rapports envoyés par les sous-préfets et transmis par les préfets, que les conseils d'arrondissement auraient voté en grande majorité contre l'article 7, si le gouvernement ne leur avait pas absolument interdit l'expression de ce vœu.

Un certain nombre de sénateurs sont revenus à Paris depuis quelques jours. On ne sait si c'est à la suite d'une convocation particulière qu'est dû leur retour, mais on paraît s'en étonner beaucoup dans différents ministères. On suppose que M. Jules Simon n'est pas étranger à ce fait, mais jusqu'ici on ne fait que le supposer.

On écrit de Genève, à la date du 5 octobre, que depuis l'arrivée de M. Gambetta aux Crêtes, plusieurs personnages étrangers sont venus le visiter. On est sûr que parmi eux se trouve un ministre italien.

Un sénateur légitimiste, avant de quitter Frohsdorff, a reçu de M. le comte de Chambord une somme importante pour être distribuée, par les soins des évêques de chaque diocèse, aux écoles congréganistes qui auraient le plus à souffrir des mesures prises contre eux en ce moment.

Les très-belles « rentrées » faites dans les collèges des Jésuites, et en général dans tous les établissements congréganistes dont l'existence est menacée par les lois Ferry, constituent la plus énergique et la plus sensible des protestations que pouvaient faire les pères de famille.

Les proviseurs des lycées constatent, d'autre part, une diminution très-accentuée dans le nombre de leurs élèves. C'est très-logique et parfaitement explicable.

Le monde universitaire, qui compte dans son sein tant d'hommes d'une science et d'une honorabilité éprouvées, commence à s'apercevoir que le plus terrible adversaire de la prospérité des lycées et collèges n'est pas le cléricisme, mais bien M. Jules Ferry en personne.

Tous les journaux républicains (opportunistes et radicaux) ont reproduit, avec de gros rires, un article du Voltaire, qui affectait de dénoncer le texte ignoble et bête d'une prétendue annonce insérée dans la Semaine religieuse d'Auch. Il s'agissait de « chemises » de nuit, approuvées par M<sup>r</sup> l'Evêque.

« Un journal radical de Paris prête à la Semaine religieuse d'Auch une annonce industrielle qui n'a JAMAIS PARU DANS SES COLONNES. Cette annonce est reproduite par d'autres feuilles également radicales; le but est manifeste: insulter et calomnier le clergé et le déclarer capable d'exploiter la crédulité publique par des moyens superstitieux et même immoraux. Comme cette manœuvre, en ce qui nous concerne, est propre à jeter la déconsidération sur notre Recueil et à lui porter un préjudice notable, nous nous contentons aujourd'hui de la signaler, en attendant que les tribunaux jugent le procédé comme il le mérite. »

Un autre journal d'Auch, le Conservateur du Gers, annonce à l'Anticlérical, un des jour-

Feuilleton de l'Echo Saumurois.

AVENTURES D'UN GENTILHOMME

LE MANOIR DE ROSVEN

(Suite.)

LE FANTÔME DE LA CHAMBREE.

Géranium, l'Enflammé, Bec-de-Perdrix, Rémond et Joli-Cœur, tous cinq grenadiers de la colonne du commandant La Patrie, n'étaient pas également destinés à jouir du prix de leurs bienfaits.

Vers la fin de la bataille de Valmy, Joli-Cœur fut frappé d'un éclat d'obus à la poitrine, et n'eut que le temps de murmurer le nom de sa mie avant de rendre l'âme. Ses camarades le vengèrent bravement aux dépens du roi de Prusse et de ses Prussiens.

A quelque temps de là, Rémond tomba frappé d'une balle à l'entrée du bourg de Bischoven que les Français venaient d'enlever au pas de course.

Pendant que Bec-de-Perdrix s'élançait à la poursuite des fuyards, Géranium et l'Enflammé relevèrent leur infortuné camarade, et le portèrent dans une maison sur le perron de laquelle se trouvaient agenouillées plusieurs femmes et jeunes filles glacées de terreur.

— Holà! hé! les commères, dit l'Enflammé, pas tant de larmes, et une goutte d'eau-de-vie pour remettre le cœur à ce pauvre Rémond.

— S'il faut qu'il trépassé, ajouta Géranium, au moins il aura la consolation d'avoir reçu son dernier coup de schnick de la main des grâces, et en compagnie de deux fils de Mars qui ne sont pas ses cadets.

Le galant grenadier, en disant ces mots, avait posé son chapeau tricorne sur l'oreille, — et sans oublier pour si peu son camarade mourant, il admirait l'ampleur des formes de la mère Winterhalfen.

Grétha, Marien et Rauschen s'empressaient de satisfaire aux désirs des grenadiers; elles apportèrent une bouteille d'eau-de-vie et trois verres, des sels, du linge. Depuis longtemps habituées à soigner les blessés, elles se mettaient en devoir de panser le pauvre Rémond, lorsqu'une bande de soldats français ébranla la porte du logis.

— Ah! monsieur le grenadier, préservez-nous du pillage! s'écria la mère Winterhalfen en s'adressant à Géranium.

— La beauté en pleurs a toujours trouvé grâce devant les guerriers avec ou sans général, et devant Géranium le particulier.

Ce disant, le grenadier ouvrit. Ses camarades furent étonnés de le trouver sur le seuil.

— C'est ici l'hôpital! Pardon excuse! on ne passe pas! Voilà la consigne! dit Géranium croisant la baïonnette. Avez-vous des blessés, apportez-les... Si vous n'en avez pas, demi-tour à droite et marche!... Tambour va-t'en chercher le major!

L'éloquence militaire du fils de Mars produisit un excellent effet; les soldats, avides de pillage, coururent ailleurs; l'on transporta d'autres blessés chez la mère Winterhalfen; le chirurgien-major de la colonne fut prévenu, il accourut et fit mettre un factionnaire à la porte; la maison fut sauvée.

Géranium et l'Enflammé étaient maintenant à côté du lit de Rémond, qui but en effet son dernier verre d'eau-de-vie avec eux et mourut après les avoir chargés de faire parvenir à son vieux père quelques pièces d'or cachées dans sa gibberne.

Le nom de Géranium n'est pas assez commun pour que la mère Winterhalfen pût hésiter un seul instant après l'avoir entendu prononcer. Elle courut chercher la lettre d'Ermel, alla trouver le grenadier à l'écart, et lui demanda s'il avait connu un officier nommé La Faugerais.

— Si je l'ai connu! s'écria l'aimable grognard. — Eh bien! voilà ce qu'il vous écrit!

Infiniment moins circonspect que son ami l'Enflammé, Géranium brisa le cachet, et saluant la bourgeoise d'un air cavalier:

— M'amour, dit-il, foi de guernadier! je me ferais fendre en quatre pour vous être agréable, quand même, et à plus forte raison!

Mais le plus important était déjà fait, puisque dans le premier moment Géranium avait empêché le pillage.

Le bataillon d'élite du commandant La Patrie passa quelques jours à Bischoven, la mère Winterhalfen se confia au grenadier et lui dit que son mari, ses fils et un émigré français fiancé à sa fille aînée, étaient cachés dans les environs, qu'elle tremblait à toute heure qu'ils fussent pris et qu'elle le pria de venir à son secours.

— Comment! un émigré! encore!

— Vous avez bien sauvé M. de La Faugerais.

— Pchutt! fit le grenadier. Si vous parliez devant l'Enflammé, il vous étranglerait, pour vous enseigner la discrétion.

— Mais enfin, monsieur Géranium, c'est, je crois, un de vos anciens amis d'Artois.

— Qui donc?

— Jérôme Treillard.

— Jérôme Treillard! ah fichtre!... nous en causerons.

Dès le lendemain, les fils Winterhalfen étaient rentrés au logis; quant à Jérôme Treillard, Géran-





